

## [Poèmes]

Sylvain Campeau

Numéro 128, février 2011

Arbres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Campeau, S. (2011). [Poèmes]. *Moebius*, (128), 135–138.

## SYLVAIN CAMPEAU

*L'expression des végétaux est écrite, une fois pour toutes.  
(...) Chacun de leurs gestes (...) laisse une présence, une naissance  
irréversible, et non détachée d'eux.*

Francis Ponge

arbre, on a dit  
et arbres encore  
ce sillage indécis, canevas répété sur la peau du ciel  
arbres qui laissent tous leurs froissements déployés,  
en autant de fétus de temps que le permet le vent,  
qui laissent aussi au jour  
élargir leur volume et porter la feuille haute

arbre à la teneur béante  
d'en dessous, si ténu que je sois  
je lance la pomme aux nuages  
et laisse aux autres le soin de la pesanteur  
léger, un instant  
sans autre but que de faire  
peinture tachiste  
de ces vertes parades sur tant de bleu  
arbres, devant vous  
je prends racine  
et crois en tout

me semble erreur et pousse

arbres et arbres et arbres encore  
depuis les essences jazzées par le poète  
tombés sous la coupe de ce même blanc  
qui terrorise la création et la mémoire tout ensemble

arbres ténus  
ballottés par les ornières  
que creuse, en trop grands sillons,  
le caoutchouc cambré des grues et autres monstres lourds  
et gavés  
et tout ce déferlement abrasif  
des pluies et averses diverses  
la neige affolée par les crues du dégel  
arbres tangués sur la toile terrestre  
dont la pénurie dénude un roc outré  
d'avoir trop montré ses qualités minérales,  
inorganiques sentences d'asphyxie tranquille

arbres dont l'absence  
ronge le frein vital et gazeux  
et corrode lacs et rivières

arbres  
je vous chante de cette haleine  
que je vous dois encore

arbres  
j'ai pleuré arbres  
j'ai pleuré feuilles  
comme sève en mars  
fièvre coulante des instincts  
comme sang exhibé en octobre  
toutes feuilles en blessures  
arbres  
comme ciel râpé  
sous la carrure râblée des collines  
qui se vautrent entre bosquets et pubis  
végétaux frères  
feuillus retenus

arbres aux couleurs marbrées  
des temps advenus du froid  
et du sommeil de la terre et du vert  
arbres  
pressés par leur sève  
d'afficher leur mort sereine

qui n'en est pas une  
alanguissement où ils nous portent  
pour nous ressusciter  
du blanc croûté  
d'où ils s'extirpent encore  
comme nous mortels  
mais innocents sans cesse

et ils trônent et règnent encore  
géants mais assoupis  
lisses dans leur nudité oscillante  
d'au-dessus ils se rappellent à nous  
par des craquements  
répétant que secs  
nous sommes

et le vent dénigre les arbres  
qui cillent d'une feuille  
isolée du lot, seul obstacle  
au ciel qui pend depuis là-haut  
sans idoles ni dieux

feuilles comme soins bruissants  
que l'arbre prodigue aux nuages

arbre  
tu as dit ta solitude  
avant de clore par une ondée  
la feuille basse et ajourée  
ton temps d'abondance  
et de tremblements exquis

arbre  
tout l'hiver ensuite  
a dit ta solitude  
quand tes os ont craqué dans le gel  
car d'os tout entier  
tu deviens en dite saison

arbre  
revêts maintenant  
tes sabots de mousse onctueuse  
nourrie par ton sang éveillé  
mets son écorce attendue  
bande de tous tes bourgeons  
car il te faudra encore inspirer  
un maigre air  
que tu nourris

arbres comme nous, parfois  
pauvres en lumière

arbre  
bras  
bouche entière

multiples poses  
du même mouvement  
dans la raréfaction  
de l'air environnant  
poussant  
aux extrêmes

arbre  
espace de temps  
lentement décuplé

l'arbre s'élève  
telle une racine  
abusée  
qui s'est dotée  
de broussailles  
pour masquer  
l'erreur de sa quête